

que je suis un bon gros toutou bien contaminé

J'aime regarder la télévision avec mes enfants. N'importe quoi, même le pire. Jamais les critiques et les moues de ma mère ne m'ont dissuadé de regarder un mauvais programme quand j'étais enfant. Non que son avis ait été sans influence ! Au contraire : au lieu d'en jouir simplement, le cerveau vide et le cœur gai, je le regardais en cachette, en son absence ; je culpabilisais, un peu ; et je dévorais sans modération, comme s'il me fallait faire des stocks en prévision des futures disettes de stupidités télévisuelles. Considérant qu'une éducation qui engendre le malaise, amène au mensonge et entache le plaisir n'est pas sans inconvénient pour construire un homme libre et heureux, j'ai emprunté une autre voie (dont nous saurons bien plus tard les conséquences).

Je m'installe avec eux sur le canapé. C'est Marius qui impose la chaîne selon sa préférence, Merlin accepte tout. Je n'oriente pas leur choix, mais le programme débute et, bientôt, je commence à nuire.

J'apporte mon œil : je déjoue, je démonte, je prévois, je dévoie, je dissèque, j'exhibe les entrailles de la bestiole qu'on nous proposait d'adopter. Je dévoile les trucs, je révèle la manipulation que nous devons subir. C'est très jouissif ! Là, le méchant va prendre le dessus ; bientôt, il va y avoir une poursuite ; tiens, ils ne se sont pas foulés, ça fait trois fois que la même maison passe à l'arrière-plan ; quatre ; cinq ; ça fait longtemps qu'il n'y a pas eu de baston, non ? Les enfants jubilent, ils jouent au même jeu. Ainsi, même le pire — surtout le pire — devient une occasion d'exercer leur esprit critique, d'éprouver notre complicité, d'être proches.

De toutes les âneries qui nous ont été données à voir, le dessin animé Dragon Ball Z me semble sans concurrence. Les personnages sont atrocement mal dessinés, l'animation est affligeante (plans fixes interminables, personnages statiques sur lesquels alternent deux dessins de bouche pour indiquer qu'ils parlent), le tout est particulièrement laid. L'épisode du jour raconte le tirage au sort qui détermine les paires d'adversaires pour une série de combats singuliers. Nous attendons que débutent les pugilats, mais ça vient pas, il ne se passe rien : une main plonge dans une urne, en retire une boule, on prononce le nom du combattant sélectionné, une deuxième boule, gros plan sur les adversaires concernés... et ça recommence. Dix fois. Vingt minutes de dessins inanimés avec la même séquence, les mêmes dessins. Jamais je n'ai vu tirer à la ligne aussi ostensiblement, nous jubilons. Nous nous amusons à parler comme les personnages, en essayant de ne faire bouger aucune partie du visage, et en n'utilisant que deux positions pour la bouche, largement ouverte ou presque fermée. Hélas, l'épisode se termine. Au bas de l'écran, une ligne de texte nous prévient qu'un deuxième épisode va suivre. Je m'imaginais un instant que Marius, ayant perçu l'inanité de ce programme, y renoncera. Mais non, il n'a pas peur du vide, et il enchaîne. Une fois encore, le générique pitoyable retentit : « Dra-gon boul-leu Zèdeuzèdeuzè-deu... » (notre jubilation est à la mesure de cette médiocrité annonciatrice de médiocrité).

*

Je me rappelle la maison de Toutou, avec mademoiselle Kiki et mademoiselle Zouzou (l'une est une grenouille et l'autre je ne sais plus quoi, une chatte ?) Au terme d'une aventure domestique ou jardinière, Toutou concluait invariablement par « je suis un bon gros toutou bien

<attribut> ». En fin de phrase s'insérait un adjectif en rapport avec l'épisode : gentil/dodu/fatigué/inéligible/circonspect/ovipare...

Je me rappelle le Grand Yaka et Titus, le petit lion. Il y avait aussi Melchior, un pélican magicien qui, quand on lui demandait de l'aide, disait quelque chose comme « Akabi, akaba, et voilà ! » avant de sortir de son jabot un objet quelconque (réfrigérateur, enclume, ventilateur...), mais jamais celui qu'on lui avait demandé.

Je me rappelle Saturnin, et aussi Filopat & Patafil. Il me semble qu'il y avait là quelque chose de futé, de subtil, quelque chose qui sollicitait l'esprit.

Je me rappelle Nounours, Nicolas et Pimprenelle, le marchand de sable et ce message qui venait signifier la fin, c'est l'heure d'éteindre la télé et les gamins, c'est l'heure où commence pour les adultes une vie qu'ils cachent aux enfants : « bonne nuit les petits », et au lit.

Je m'en rappelle le générique, un air de Pergolèse, à la flûte à bec. Et celui d'Aglaé et Sidonie. Et celui de Colargol (« C'est moi qui suis Colargol, l'ours qui chante en fa en sol... »), et celui de Kiri le clown (« Trotte, trotte ma jument, vole tu as des ailes... Oui, le voilà, oh halte-là, Kiri, Kiri est là ! ») Et celui du manège enchanté (avec Pollux).

Je me rappelle trop de choses, trop de détails, peu pourtant me semblent mériter de surnager ; est-ce seulement le goût de l'autrefois qui fait que cette médiocrité-là me semble meilleure que celle qu'on sert aujourd'hui à mes enfants ?

Pour les petits, une histoire d'hier racontait un petit problème à résoudre, une difficulté à surmonter, ou à accepter. Nos enfants restaient pour quelques années à l'abri des luttes et des armes, des forces qui jouent dans le monde des adultes : le pouvoir, la violence, la trahison... Une histoire pour les petits d'aujourd'hui n'est qu'un succédané d'histoire pour les grands ; elle est faite de combats, de compétition ; le problème à résoudre, c'est un autre qu'il faut vaincre. Dans le conte d'hier comme dans celui d'aujourd'hui, la forme était stéréotypée, la composition était faible, le fond était maigre ; oui, mais l'air était clair. Aujourd'hui, le fond vient empuantir les cœurs des enfants. Comme moi, peluche que gonfle encore la bourre télévisuelle de mon enfance, ils resteront à jamais emplis de ce qu'ils respirent aujourd'hui.⁵⁰

⁵⁰ Si je conclus ainsi, c'est qu'il faut bien conclure. Ma pensée pourtant poursuit son chemin. Relisant ces lignes, j'ai l'impression curieuse de trouver là tous les « c'est plus comme avant », les « la violence est partout » et les « quel monde ça nous prépare » qui m'horripilent chez les autres. Peut-être mes constats sont-ils justes, peut-être pas, mais même justes, ils ne seraient pas fondés — je dois avouer ne pas avoir les moyens d'analyser objectivement le contenu des programmes pour enfants, ceux d'hier ou ceux d'aujourd'hui. Peut-être suis-je en train de devenir un vieux con.